

« Je suis un tigre... »

Figurations et horizons géohistoriques du monde coréen

Alain Delissen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/927>

DOI : [10.4000/elh.927](https://doi.org/10.4000/elh.927)

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 16 octobre 2009

Pagination : 157-166

ISBN : 978-2-35698-014-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Alain Delissen, « « Je suis un tigre... » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/927> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.927>

Tous droits réservés

« Je suis un tigre... »

Figurations et horizons géohistoriques du monde coréen

The Koreans have their own fictitious representation of the outline of their country. The figure they imagine is that of an old man, his back bent with age, his arms folded in the attitude of paying paternal homage to China.

Kotô Bunjirô¹

Bestiaires

Depuis une vingtaine d'années au moins, de dragons en tigres et de phénix en oies sauvages, l'habitude paraît s'être prise dans l'espace public occidental d'arrimer la désignation des pays d'Asie à l'étrangeté d'un bestiaire fantastique. Assurément plus amène que les coloriations raciales du xx^e siècle (le péril jaune), cette rhétorique demeure ambivalente et a pour effet de peupler notre conscience du monde de créatures,

aussi séduisantes qu'effrayantes, qui participent davantage du registre naturel exotique que du répertoire historique commun.

C'est dans un tout autre sens et avec une tout autre valeur émotionnelle qu'un tigre de papier hante aussi l'imaginaire national coréen. Datée vraisemblablement des années 1920, une carte originale en couleur (*Keunyeok kangsan maengho kisangdo*²) logée aux riches collections du musée de l'université Korea associe un tigre bondissant et rugissant – mâchoires du mont Paektu – à la silhouette familière de la péninsule. Reproduite, altérée, déformée mais largement diffusée, elle a aujourd'hui valeur d'icône et de lieu de mémoire.

Dans ce premier sens graphique très concret, on tentera de tracer l'histoire polémique et séculaire des figurations animalières (géologos) du territoire coréen. Dans un second sens plus métaphorique,

1. Bunjirô Kotô [Kotô Bunjirô], « An Orographic Sketch of Korea », *Journal of The College of Science, Imperial University of Tokyo*, vol. XIX, 1903-1904, p. 1-67, p. 3.
2. Littéralement: « Représentation symbolique du territoire de la Belle Corée sous forme de tigre ».

on interrogera un contraste. Au regard des récits d'Europe tendant invariablement à figurer l'histoire coréenne dans l'allégorie figée d'un pauvre lapin démembré par l'impérialisme et la guerre, on évaluera ce que disent de neuf – du présent et de l'histoire la plus longue – deux atlas historiques sud-coréens récents (1995, 2005) : métamorphoses cartographiques et retour d'un tigre.

Tokyo 1903, Séoul 1908 : les Brigades italiennes du tigre

En 1905, la défaite de la Russie face au Japon ouvre un après-guerre difficile – critique – pour le peuple de Corée. Sur la route convoitée du Far West mandchou, une dynastie vieille de cinq siècles se défait : un résident général japonais installe à Séoul les formes gendarmées du Protectorat alors que se soulèvent, en vain, contre lui les vagues mal armées de la résistance autochtone. Par ailleurs, achevant en trajectoire de collision le vaste mouvement de modernisation entamé par l'Asie au milieu du XIX^e siècle, Coréens et Japonais s'évertuent à étendre aux idées, aux symboles et aux discours les exigences impérieuses – isolantes et pétrifiantes – du nationalisme.

On connaît la capacité universelle des nations modernes à contaminer le domaine moral des savoirs historiographiques – mythes, archéologie, archives et récits. On appréhende plus rarement leur audacieuse ambition d'enrôler aussi des dis-

ciplines d'ordinaire plus neutres. Il est pourtant revenu à un géologue japonais de l'université impériale de Tokyo, Kotô Bunjirô (1856-1935), d'avoir été à l'origine d'un différend symbolique de longue haleine pour un article de 1903 consacré, en anglais, au sujet – *a priori* inébranlable – des montagnes de Corée³.

La querelle se nourrit d'un jeu d'échos entremêlés. Écrivant l'Asie au miroir de l'Europe, la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus avait conçu, une génération plus tôt, de poser la péninsule coréenne en « Italie de l'Extrême-Orient ». En 1903, il revient à Kotô de donner un pendant symbolique à la célèbre botte italienne. C'est en effet sous sa plume et *en quelques mots* que le territoire coréen se trouve, pour la première fois, métamorphosé en lapin. Pour une immense part cependant, le texte « scandaleux » du savant japonais demeure conforme au propos annoncé par son titre. On lit dans cet article, issu de neuf mois d'enquête de terrain, cinquante pages d'un argumentaire extrêmement technique appuyé de rares cartes, coupes et photos. Mobilisant morphologie et tectonique au service d'un projet classique de régionalisation, le disciple japonais de Richthofen et Suess différencie deux grands systèmes – morphologique (Nord/Sud) et orogénique (Est/Ouest) – qui, combinés, donnent naissance à « l'échiquier » (*check-board*) topographique coréen (p. 40). L'image n'est pas neutre puisque, de façon

3. Bunjirô Kotô, « An Orographic Sketch of Korea », *art. cit.*

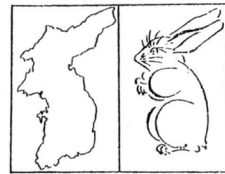
générale, l'écriture scientifique prudente de Kotô répugne notablement à recourir aux métaphores. De même, si de rares paragraphes correctement annotés et référencés témoignent de sa connaissance précise de l'histoire et de l'historiographie coréennes, il demeure sobre, voire réservé sur le sujet. On comprend *a fortiori* que de fort timides allusions à un présent immédiat d'avant-guerre soient tôt rétractées. Comme effrayé par l'audace que manifesterait une sympathie feutrée mais lisible pour la Corée, Kotô Bunjirô se replie vite et prudemment sur le terrain reculé mais finalement bien mieux assuré... du Paléozoïque.

Un siècle plus tard, la mémoire postcoloniale sud-coréenne retient son nom comme celui d'un « savant colonialiste », auteur d'un crime originel de défiguration nationale. Comment l'expliquer ?

C'est sous le pinceau reconnaissable de Ch'oe Namseon (1890-1957), activiste et homme-orchestre de la modernisation, que la contre-attaque est lancée en novembre 1908. Dans le numéro inaugural de la revue *Sonyeon* [Jeunesse/Garçon], l'historien et poète, l'inventeur de la littérature moderne et restaurateur du bouddhisme, le mythologue et éditeur, le résistant de la première heure et collaborateur de la dernière se mue en géographe, en cartographe, en logographe⁴.

Sur fond d'une époque incertaine en mal d'encourageants modèles, il fallut d'abord donner un

난 兔只가 支那大陸을 向하야 뛰여가
라하난 形狀갓다 하얏난데 그림을 보면
알네니와 北關으로
귀를 삼고 西關으로
前足を 삼고 京畿灣
의 凹入으로 腹을
삼고 三南으로 下
部를 삼고 關東으
로 背을 삼고 東大
韓灣이 額下가 되코
西大韓灣이 後頸이 되얏스니 이 또한
彷彿하다 아니티 못할디로대 이보다 나
흐게 比喩한것을 한아 말하오리다.
이것은 崔南善의 按出인데 우리大
韓半島로써 猛虎가 발을 들코 허위덕
거리면서 東亞大陸을 向하야 나르난
듯 뛰난듯 生氣있게 할키며 달녀드난
元氣의 無量한것을 남녀디엄서 너이



모양을 보엿스니 第一 小藤博士의 兔
諭는 外圍線을 만히 改劃하얏스나 崔
氏는 恒庸地圖에 잇난대로 아모도 특
處는 凸한대로 凹處는 凹한대로 그
대로 穩全하게 그렸스되 複雜하게 內
形을 強作하디도 안코 工巧하게 또 允
當하게 按出하얏스며 그 包有한 意味
로 말하야도 우리進取的 膨脹의 少年韓
半島의 無限한 發展과 아울러 生旺한
元氣의 無量한것을 남녀디엄서 너이



Source: Pong Kiri chiri kongbu [La Rubrique géographique du Géo-maître Pong Kiri], « Taehan-eui oeweon hyeongch'e » [La forme extérieure de l'empire du Grand Han], *Sonyeon*, vol. 1 n° 1, novembre 1908, p. 65-68 (p. 67)

sens neuf à la référence italienne en la déplaçant sur le terrain d'une histoire optimiste. Le pseudonyme qui masque Ch'oe en devient transparent (*Pong Kiri*: « Italie, chance du phénix »). Du phénix – qui connote traditionnellement la Corée

4. Pong Kiri chiri kongbu [La Rubrique géographique du Géo-maître Pong Kiri], « Taehan-eui oeweon hyeongch'e » [La forme extérieure de l'empire du Grand Han], *Sonyeon* [Jeunesse/Garçon], vol. 1, n° 1, novembre 1908, p. 65-68.

face au dragon chinois – au *Risorgimento*, il n’est en effet qu’un pas aisé que confirment d’autres liaisons. Celle qui voit par exemple commander à Sin Ch’acho, père de l’historiographie nationaliste coréenne, une traduction pour *Sonyeon* de la biographie de Garibaldi écrite en 1901 par Liang Qichao. Celle qui relie évidemment à travers ce dernier le choix du nom de la revue coréenne, qui signifie *jeunesse*, au Mazzini des années 1830, en lui ajoutant un pli coréen viril (le mot pouvant aussi avoir le sens de *garçon*).

Déchiffrement et écriture conjugués, la géographie interprète les forces à l’œuvre dans le monde (la nature, l’histoire) pour en saisir et restituer la forme et le sens (signification, orientation). Elle ne saurait donc être laissée à l’abandon ni à la main d’autrui. Il ne s’agit pourtant pas, écrit maître Pong, de proposer un long traité systématique, mais de produire l’archive (*kirok*) portable (*such’eop*) de l’état des choses (*hyeongp’yeon*). Il suffit d’un bref paragraphe (p. 65, b) pour saisir la nature et les enjeux de l’opération. Physiographique, la méthode se déploie en deux temps : les contours du territoire sont d’abord analysés en convexités (actives) et concavités (passives) ; leur bilan dynamique régit ensuite une figuration « en esprit » (*cheongsin*) capable de restituer la posture vitale du sujet silhouetté⁵. L’objectif final est de produire un « géologo » investi d’une double fonction de mémorisation (savoir) et de symbolisation (iden-

tité). Deux exemples introduisent à l’efficacité pédagogique du procédé, qui doit permettre de reproduire aisément une carte de la France en théière et de la mer du Japon en vieux lapin ridé.

Suivent deux autres cas destinés à évaluer les enjeux – autrement sérieux et vitaux – d’une logocartographie identitaire du territoire national. Car c’est bien sous le pinceau de Ch’oe Namseon qu’une incarnation visuelle est donnée *pour la première fois* à l’image verbale qu’avait formulée Kotô : en dessinant son pays en lapin fasciné par la Chine, le poète coréen incorpore en une seule figure ce qui, chez le géologue japonais, était resté disjoint et, surtout, dûment renvoyé à un regard de la Corée sur soi (« Je suis un lapin »). On y relit le front dédoublé du combat activiste d’une époque : contre la vieille Corée intérieure, contre l’envahissant moderne extérieur (le Japon et les autres). Ainsi, malgré l’abdication forcée du roi Kojong en 1907, demeurerait encore à la Corée une ressource : l’efficacité politique de ses poètes visionnaires, chasseurs d’images et inventeurs de mondes.

S’en déduit un tigre – mandala annonciateur d’une modernité à soi.

De façon plaisante et intéressée, maître Pong salue le génie de « Monsieur Ch’oe », loué d’avoir su travailler à penser une figuration plus juste du pays coréen. Plus exacte, elle serait propice à la mémorisation, du fait d’un déploiement

5. Sur Ch’oe Namseon et le paradigme (sociogramme) de la force, voir Patrick Maurus, *La Mutation de la poésie coréenne moderne ou les Onomatopées fondatrices*, Paris, Harmattan, 1999.

conforme au territoire des concavités et convexités du fauve. Hissant et menaçant, ce dernier se révèle surtout mieux approprié qu'un lapin transi à l'édification et au bon moral – en bref, à la mobilisation – de la jeunesse coréenne. Enfin, sous forme de devinette et de concours étendant l'exercice d'imagination au contour des treize provinces du pays – recours ultime quand la capitale est perdue –, c'est la silhouette relevée (*otokhage*) d'un ours qui vient fermer la marche de cette caravane animalière.

En fait, représentant bien plus qu'un dérisoire baroud d'honneur symbolique, l'opération logographique parachève un puissant bouleversement dans la figuration géohistorique du monde coréen. Elle s'élabore ailleurs dans l'œuvre de Ch'oe Namseon – en mythologie, historiographie et littérature. Avec d'autres à la même époque, il forme le projet d'arracher la Corée à son tropisme culturel chinois pour la réorienter vers le foyer « mandchou » (en fait septentrional) d'une origine ethnique rehaussée en préhistoire. La tête, le regard et la mâchoire du tigre désignent le foyer sacré d'une géographie nationale centrée sur le volcan du mont Paektu – foyer retourné en *horizon de ressourcement*. C'est là, d'après les légendes du *Samguk yusa* [Antiquités des Trois Royaumes] ressuscitées par Ch'oe, que serait né Tan'gun, fondateur mythique du peuple coréen. Le fait qu'une ourse et une tigresse animent ce récit « primitif » dans leur compétition pour séduire un dieu éclairer notre bestiaire cartographi-

que en désignant son intertexte – moins familier aux jeunes Coréens de 1908.

Caractéristique du moment nationaliste, l'étroite association entre un peuple-ethnie et un territoire-corps est encore lisible aux montagnes-rayures de la bête. Pensées et nommées comme veines (*sammaek*), les chaînes montagneuses connotent indissociablement liaison spatiale, transmission temporelle, flux vital et filiation génétique: entre le cœur et le corps, le Nord et le Sud, le mont Paektu ancêtre et les lieux enfants, Tan'gun et les Coréens, l'origine et le présent. C'est bien parce que l'orogénie coréenne est généalogie nationale que Kotô fait scandale. Au bref *casus belli* du lapin, il en ajoute un autre, bien plus lourd, en déconnectant, au nom amoral de la géotectonique, les lignes immémoriales d'un peuple-territoire-histoire.

Quelques mois suffisent après l'annexion de la Corée en août 1910 pour que *Sonyeon* doive fermer ses pages. Pour longtemps, l'imagination d'un tigre de papier et l'espoir de la jeunesse doivent céder à l'efficacité supérieure – désespérante – de la force nue.

En reste l'image durable d'une Corée-lapin innocente offerte à l'appétit des plus grands fauves de son voisinage.

Paris/Séoul, xx^e siècle : géopolitiques d'un lapin

On recueille cette image presque intacte, un siècle plus tard, au discours cartographique implicite de nos atlas géopolitiques. Stimulants prolonge-

ments des pédagogiques efforts du « géo-maître » Pong, ceux-ci reconnaissent volontiers aux cartes un pouvoir simultané de description, d'explication, de divination et même de prophétie. Aussi revendiquent-ils, sous couvert « d'en explorer le dessous », de « changer de lunettes » ou de « faire bouger les lignes », une ambition à transformer nos regards. Elle s'accomplit dans une série de variations symboliques (projection, anamorphose, sémiotique graphique), spatiales (échelle, point de vue, orientation) et temporelles (passé et futur imaginaire inclus). En réalité, malgré leurs talentueux efforts, ces atlas demeurent largement dépendants de schémas et d'objectifs – le contrôle des connaissances – qui brident leur potentiel heuristique. Dépasser le cadre fondamental des États (leurs frontières, leurs statistiques), s'arracher au présent et s'affranchir des grilles de lecture géopolitiques apparaît souvent hors de visée et de portée. Lorsque l'histoire des autres y est convoquée, c'est donc au mieux pour retracer en cartes rétrospectives les racines historiques d'un problème *actuel* qui vaut pour le monde tel que *nous* le hiérarchisons. Parfois sollicitée par les plus curieux⁶, la cartographie des autres (génitif objectif autant que subjectif) vient donc plus souvent illustrer une problématique déjà posée et bien connue qu'elle n'en exhibe de neuves ou de plus dérangeantes.

Le traitement réservé à la péninsule coréenne – s'il existe – est un cas d'école. Il tient tout en-

tier en deux lieux communs historiographiques qu'homologue l'exercice de la carte.

Issu des schémas stables de la guerre froide, le premier traite de la division de la péninsule née de la Seconde Guerre mondiale en 1948. Y est rituellement tracée en gros plan la fameuse frontière démilitarisée/surarmée qui, en 1953, figea la ligne d'armistice au terme provisoire/durable de la guerre de Corée. On en tire inquiétude.

Opposant la péninsule au Japon, le second est postcolonial. Amarré à la guerre des mémoires issue d'une longue occupation (1910-1945, voire 1876-1945), il situe la géographie insulaire d'un contentieux territorial en le doublant d'une guérilla dénomminative: « mer de l'Est » contre « mer du Japon ». On en tire étonnement.

L'ensemble laisse l'impression d'un présent, figé par la glaciation idéologique ou bloqué dans les vieilles querelles nationalistes d'un passé régional mal assumé, dont l'économie seule assurerait la mobilité. Faute d'histoire, de spectaculaires histogrammes viennent compenser une intégration balbutiante de l'Asie de l'Est – pensée à l'aune exclusive de l'Europe... de l'Ouest.

La vulgate du lapin coréen victime de ses voisins – étouffeurs de métamorphoses et avorteurs de tigre – ne relève pas simplement de la malveillance orientaliste ordinaire. Ainsi qu'on l'a établi, elle traduit aussi un schéma local dont rend bien compte, quitte à abuser du bestiaire,

6. Par exemple, *L'Atlas des atlas. Le Monde vu d'ailleurs en 200 cartes*, Paris, Arthaud/Courrier international, 2008.

un proverbe coréen : « Quand les baleines chahutent, les crevettes trinquent. »

Il faut y insister : complaisante, usée et dépassée, l'image ressassée dissimule les puissants changements qui se sont produits en une génération dans la position, les représentations et la posture de la Corée du Sud (voire de la Corée du Nord). On en a détaillé ailleurs les éléments constitutifs et le cadre explicatif à partir d'un corpus de discours tirés de l'espace public : de l'historiographie savante aux revues généralistes en passant par les manuels scolaires et divers outils de vulgarisation⁷.

En avançant l'idée de « carrefour historique », on faisait référence aux incertitudes et aux promesses d'une région asiatique rendue à l'initiative libre de nations bien trempées (voire ambitieuses) après un siècle d'impérialismes et de guerre des blocs. Dans le cas sud-coréen, elle régit un renversement intégral des perceptions et métaphores géopolitiques. L'isthme péninsulaire, naguère conçu comme pris en étau à la périphérie/tampon d'histoires concurrentes impulsées depuis d'autres pôles, se voit métamorphosé en nœud majeur autocentré des circulations transasiatiques, en barycentre neutre – sans passif historique d'agresseur –, en modèle de sens pour les autres.

L'historiographie sud-coréenne n'est pas en reste de révolutions au vu de trois manières nou-

velles d'écrire l'histoire du pays. Accompagnant logiquement l'entreprise de démocratisation ouverte après 1987, elle tend d'abord à substituer le cadre concret de la nation citoyenne (les Coréens) à celui, longtemps étouffant, de l'État, de la politique et des élites. S'y rattache, fût-elle encore limitée et fragile, l'intégration spectaculaire de l'histoire nord-coréenne (en soi et pour soi) aux manuels de Corée du Sud. Enfin, le nouveau récit historique national se dote d'un environnement alternatif : renonçant à poser la Corée dans un monde hostile ou (pire) indifférent, il déploie en nouveaux frais l'espace régional d'une Asie orientale densément entretissée d'échanges : de biens, d'hommes et de sens.

Il paraît donc hautement pertinent de prolonger le diagnostic en étendant le corpus exploré naguère au genre promis révélateur des atlas historiques produits à Séoul.

Séoul 1995, Séoul 2005 : métamorphoses d'une crevette

Significatifs et représentatifs dans l'espace pédagogique de l'histoire sud-coréenne, deux livres publiés récemment ont été comparés. Les dix années qui les séparent (1995, 2005) suffiraient déjà à éclairer des différences qui relèvent de la forme matérielle, du progrès des sciences de l'éducation ou de la technique cartographique. Évidemment, elles n'épuisent pas l'explication des transforma-

7. Alain Delissen, « Carrefours historiques, carrefours historiographiques : les nouveaux passés de la Corée du Sud », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 88, octobre-décembre 2007, p. 20-25.

tions du discours historique que trahissent les cartes. En 1995, le premier ouvrage est un « Atlas historique⁸ » (*yeoksa pudo*) proposé aux lycéens en annexe de leur austère manuel officiel d'histoire nationale (*kuksa*). À la fois succinct et dense, voire touffu (trois à cinq cartes pâlottes par page, saturées de signes et de mots), il émane pour l'essentiel d'un collectif d'auteurs logés à l'institut de formation pédagogique de l'université nationale de Séoul, sous la houlette du professeur Pyeon T'aeseop. En 2005, l'« Atlas historique de la Corée (du Sud)⁹ » (*At'euraseu Han'guksa*) procède d'un registre moins officiel. Proposé au grand public cultivé à fins de vulgarisation des acquis de la recherche, il s'offre dans la présentation aérée d'une série de doubles pages peuplées de grandes cartes purement visuelles qu'accompagne un texte explicatif. Un pool d'historiens spécialistes issus de l'Institut pédagogique national – assurant la formation continue des enseignants – s'y est vu placé sous l'égide d'un « vulgarisateur ». Ce bref descriptif serait incomplet si n'y figurait une précision essentielle sur le sens de la période. Entre 1995 et 2005, la « jeune » démocratie coréenne s'est enracinée et approfondie à la mesure d'une alternance politique, portée par la gauche, qui bouleversa l'enseignement de l'histoire. Au discours monopolistique de l'État centré sur le

Sud et sanctionnant l'éviction du passé « récent » a succédé une pluralité de discours, véhiculés par des manuels « accrédités » mais pluriels (privés), ancrant fermement le récit historique dans le temps présent.

En concentrant notre attention sur deux moments historiques plus particulièrement révélateurs de l'histoire de la péninsule – la période ancienne (*kodae*) et la période moderne (*keun.hyeon-dae*) –, on a tenté de rendre compte du changement de paradigme exprimé par la sémiotique cartographique : cadres spatiaux et projections, échelles et chorèmes sous-jacents, surfaces et lignes, sémantique verbale associée aux légendes.

Quels en sont, résumés, les leçons et les effets ?

L'atlas scolaire de 1995 conserve des traits hérités de la période militaire antérieure en même temps qu'il annonce déjà une transformation. Ainsi, la trajectoire du monde coréen n'y a pas d'autre arrière-plan que le monde lui-même. Pour chaque grande période, l'histoire du pays est ainsi resituée sur un planisphère portant inscription des grands foyers de civilisation. Elle s'y insère implicitement dans les modalités synchronisées d'une *histoire mondiale comparatiste*. Assumée par une projection conforme, soutenue par des aplats de couleur homogène que cernent des *traits-frontières*

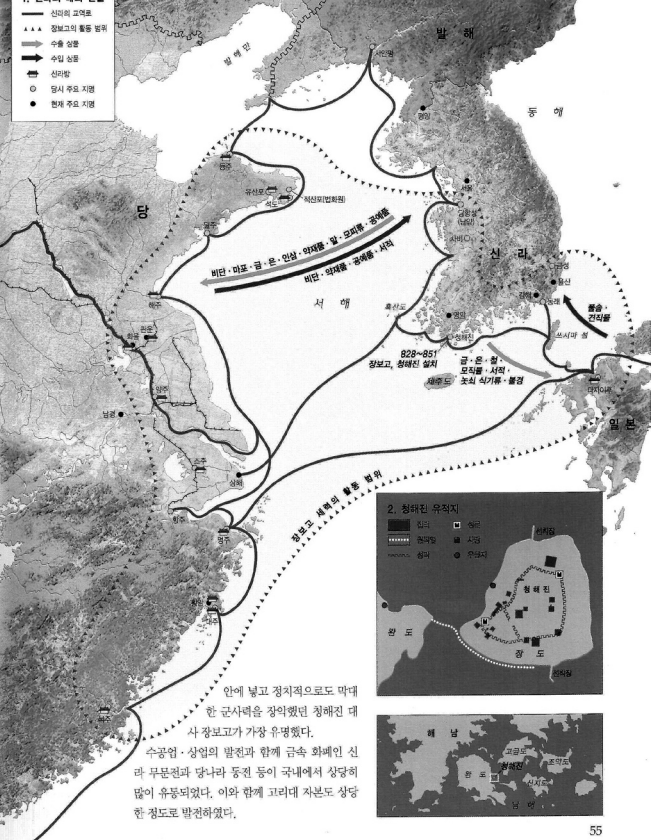
8. Pyeon T'aeseop, O Keumseong, Yu Kyeongjun, Ch'oe Hunseong, *Kodeung hakkyo yeoksa pudo* [Atlas historique pour les lycées], Séoul, Keumseong kyokwaseo, 1995.
9. Song Hojeong, Yi Pyeongheui, Kim Tongjin, Kim Cheongch'an, Kim Hanjong, *At'euraseu Han'guksa* [Atlas historique de la Corée (du Sud)] [2004], Séoul, Hanguk kyoweon taehakkyo-Sageyeol, 2005.

continus, la cartographie historique des espaces péninsulaires demeure ancrée dans les valeurs isotropes d'un *État politique* (souveraineté et villes capitales) en expansion ou en régression, en bref, régi essentiellement par le commandement et la *guerre*. Si la période dite des Trois Royaumes, aux premiers siècles de notre ère, accueille l'immensité sibéro-mandchoue du royaume de Koguryeo, elle la subordonne cependant au récit dominant et millénaire d'une unification accomplie par le *royaume méridional de Silla* (jaune vif contre vert pâle). Après quoi s'impose le cadre familier de la péninsule actuelle, tenue aux frontières « naturelles » des fleuves Yalu et Tumen. L'atlas ne déroge donc pas aux figurations évoquées plus haut. Particulièrement pour la période moderne, il impose l'image d'une *péninsule bousculée*: lapin pastel visé de toutes parts par des flèches vives dont la légende dominante dit bien la nature belliqueuse – *kyeongno* [expansion] et *ch'imi'u* [invasion]. Le dispositif vaut pour la Corée du Nord, absente et attaquante. La Corée du Sud est une île dans un champ de mines.

Il suffit d'une décennie pour voir s'accomplir une révolution des regards. Évidemment intégré au second ouvrage de 2005, le cadre global d'analyse est désormais conjugué au présent grâce aux vecteurs matériels (exportations) et humains (migration transmutée en diaspora) d'une *projection* de la Corée sur le monde. Surtout, le monde coréen s'approfondit et se complexifie de nouvelles échelles d'analyse : par le haut, en posant systématique-

ment et abondamment le cadre asiatique Chine-Corée-Japon d'une *histoire désormais connectée* ; mais aussi par le bas, en interrogeant démocratiquement la *dimension locale ou régionale* des mutations historiques du pays. En abandonnant par ailleurs les aplats pour restituer la topographie naturelle, l'atlas contribue puissamment à *effacer la frontière Yalu-Tumen*. Le mode de projection dominant accentue encore l'effet. En résulte une *péninsule basculée* et déformée, avec une énorme Corée du Sud piquetée d'histogrammes aigus pointés vers le ciel qui pèse de tout son poids sur une *Corée du Nord absorbée* et diminuée dont les confins montagneux se fondent dans les montagnes indécises mais ouvertes de la Mandchourie... Enfin, qu'elles soient anciennes ou modernes, les *frontières*, traversées de flux et de routes, ne connotent plus l'État et la souveraineté mais le *contact entre espaces culturels* et ethniques. Après qu'au nom d'un antique *multiculturalisme* a été introduit un chapitre consacré au vaste pays sino-coréen de *Parhae/Bohai*, concurrent de Silla, on saisit l'ampleur du changement de lexique. Les « flèches de guerre » d'autrefois se sont émoussées en sympathiques lignes d'échanges (*kyoyeok*) et de mouvement (*idong*).

On peut s'interroger sur les significations de cette mutation récente – la Corée est un isthme – qui nous présente un tigre coréen enfin déployé, au service paisible de la prospérité régionale : à l'aise. Elle porte témoignage d'une confiance his-



Source: At'euraseu Han'guksa [Atlas historique de la Corée (du Sud)], Séoul, Sagyejeol, 2005, p. 55. Carte 1: Silla-eui taeye chinch'ul [Le royaume de Silla et le monde extérieur]. Carte 2 (en médaillon) : Ch'onghaejin yujeokchi [Le site du comptoir de Ch'onghaejin].

torique et géopolitique reconquise, assez solide pour oser reprendre et bouleverser les figurations séculaires, inertes et déprimantes, du vieux monde coréen. Mais que dit-elle d'autre ?

L'horizon du nord-est

Au-delà des tribulations d'un fauve, on doit retenir un *continuum* plus décisif : celui qui, avec une force croissante, conduit à penser le déploiement de l'histoire coréenne dans un cadre territorial affranchi des limites familières – multiséculaires – de la péninsule. Chez Ch'oe Namseon, le regard débordait vers le nord au titre d'une urgence vitale de ressourcement aux origines d'une nation (espace, temps, lignée, mythe). Aujourd'hui, le phénomène observable de « dépéninsularisation » de l'histoire coréenne est à la fois plus multiforme et plus ambigu. Il indique aussi bien un dépassement du projet et du cadre nationalistes (démocratie locale, intégration régionale, mondialité assumée) que leur accomplissement et redéploiement dans un espace éventuellement plus vaste (annexion, expansion et projection).

Dans un contexte asiatique de trajectoires nationales inachevées qu'a réactivées la fin prétendue de la guerre froide, la question « mandchoue » (au sens neutre géographique) émerge à nouveau, posée apparemment sur le seul terrain symbolique et hautement inflammable de l'histoire – la plus ancienne comme la plus récente. En passant des vives querelles savantes aux cartes des atlas historiques puis à l'espace public, elle prend forme et consistance. Elle se concrétise. Il n'est pas absurde de penser que, en représentant le passé, elle engage l'imagination de l'avenir et qu'un espace-pivot offre d'autres pistes que l'irrédentisme à l'intégration transnationale.

Dans le débat, la Corée (du Sud) pose ses cartes.